

L'art de la citation

Dr Jean-Yves Degos

9 août 2023, révisé le 29 avril 2024, puis le 5 janvier 2025.

Que l'on doive produire un écrit universitaire, soutenir une argumentation, ou tout simplement briller en société, il est parfois nécessaire d'avoir recours à des citations. Or, j'ai souvent été fondé à me plaindre, lorsque j'ai été confronté à des citations que je rencontrais au gré de mes lectures, ou dans des conférences auxquelles j'assistais, en présence ou à distance, qu'elles ne soient pas assez précisément sourcées. Dans cet article, je vais expliquer pourquoi il est important de citer correctement ses sources, puis j'indiquerai successivement, d'abord la pire des manières de citer (le contre-exemple est toujours instructif !), puis la meilleure des manières de citer. Enfin, je terminerai par une conclusion provisoire et un point d'orgue... Mais je vais commencer par une mise en situation pédagogique.

Introduction pédagogique : une question à choix multiple

Je vous invite à répondre *honnêtement* à la question suivante. Honnêtement signifie : en utilisant uniquement votre mémoire, et sans faire appel à la moindre prothèse électronique (ordinateur, ordiphone, tablette, etc.), ou au moindre dictionnaire de quelque nature que ce soit.

Question : quel est l'auteur de la phrase suivante ?

« Il faut toujours se rappeler que c'est le travail, et non aucune autre marchandise ou classe de marchandises particulières, qui est la mesure réelle de valeur, tant pour l'argent que pour toute autre marchandise quelconque. »

Indiquez votre choix entre :

- 1. Karl Marx**
- 2. Jean-Luc Mélenchon**
- 3. Olivier Besancenot**
- 4. Charles Gave**

Au fond, votre réponse m'importe assez peu. Car ce que je sais, c'est que si vous êtes « de gauche » (tout en ne sachant pas vraiment ce que cela signifie, sinon, vous voudriez être de droite, en précisant que la plupart de ceux qui se disent - ou que vous dites - « de droite » sont en réalité de gauche, comme l'ont très bien expliqué Alain Pascal et Arnaud Upinsky), vous allez probablement raisonner ainsi : puisque pour Karl Marx, il y a une différence entre la *valeur d'usage* (l'utilité d'un bien) et la *valeur d'échange* (son prix), et puisque vous avez maintes fois entendu Olivier Besancenot, ou l'économiste Thomas Piketty se plaindre du transfert de richesses du « travail » vers le « capital », vous pensez que l'auteur de la phrase qui est l'objet de la question ci-dessus ne peut qu'être « de gauche », comme vous, puisque, c'est bien connu : la « gauche » est solidaire et généreuse, quand la « droite » est sectaire et mesquine. De plus, vous pensez sûrement, comme l'économiste et sociologue Bernard Friot, que l'investissement n'est qu'une « prédation » sur la « valeur future produite par le travail ». Par ailleurs, vous avez éventuellement participé à des manifestations contre la « marchandisation » du savoir aux côtés de membres du collectif Attac. Et, en France, vous n'auriez eu aucune chance d'y rencontrer Charles Gave, « anti-étatiste notoire », pensez-vous. Comme vous savez que dans une question à choix multiple, il y a toujours une proposition un peu loufoque, votre culture générale « de gauche » vous conduirait à penser que dans

le cas qui nous préoccupe, l'option loufoque est très certainement « 4. Charles Gave ». Donc, nécessairement, vous allez opter pour l'une des réponses 1, 2 ou 3.

Maintenant, je suis au regret de vous dire que la phrase ci-dessus est en réalité extraite de l'ouvrage majeur d'Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Donc, en fait, l'option que, pétri de préjugés, vous avez écartée au profit des réponses 1, 2 ou 3, était en fait la réponse, la moins éloignée de la vérité, que vous auriez pu donner à la question. En effet, Adam Smith est un prophète du libéralisme (au sens économique), et Charles Gave, fondateur de l'*Institut des libertés*, compte parmi ses apôtres les plus bruyants. D'ailleurs je ne doute pas que Charles Gave, qui, contrairement à vous, jeune *padawan* qui lisez cet article, a probablement lu les économistes classiques, connaissait la bonne réponse, et n'aurait pas participé à ce questionnaire, conçu avec une certaine facétie, ce dont je ne disconviens pas. Mais bon, après tout, tant en ayant la prétention de vous parler de choses que je considère comme très sérieuses, j'ai quand même bien le droit de m'amuser un peu... Il paraîtrait, de l'avis de certains pédagolâtres, qu'il faut « apprendre en s'amusant »... Pour l'instant, reconnaissez que « le plan se déroule sans accroc », comme dirait ce bon Hannibal dans la série *L'agence tous risques*.

La pire manière de citer

Évidemment, si vous aviez su d'avance que la phrase de la première section était due à Adam Smith, la question aurait été sans objet.

Comment auriez-vous pu connaître cette phrase ?

Par exemple, vous auriez pu la dénicher dans un manuel de sciences économiques, ou sur un site Internet archivant des citations de grands hommes, comme par exemple <http://evene.lefigaro.fr/citations>. Mais, à part, peut-être, si vous avez suivi une formation initiale de qualité en économie, nous n'avez certainement pas lu intégralement l'ouvrage d'Adam Smith surtout si vous êtes, comme je l'ai implicitement supposé plus haut, un « jeune *padawan* » qui n'a pas encore appris à maîtriser la Force : il est vrai que les formations en économie, de nos jours, ont davantage la préoccupation de produire des économistes « spéculateurs » plutôt que d'instituer des économistes « spéculatifs ». On ne saurait donc, dans ces formations, vous faire perdre votre temps de cerveau disponible (et surtout celui de vos futurs employeurs) en vous demandant de lire, et de résumer un ouvrage fondamental de la discipline - bien plus, en vérité, que les « nectars intellectuels » d'un Thomas Piketty, qui s'était fait décerner par le Carrefour de l'Horloge le Prix Lyssenko 2015 - dont l'édition moderne se compose de deux tomes de plus de 500 pages écrits en petits caractères dans la collection GF-Flammarion (GF 598 pour le tome I, et GF 626 pour le tome II). Il est beaucoup plus important pour la bonne tenue du CAC-40 que vous sachiez cocher des cases dans un tableau Excel, ou faire des moyennes et des diaporamas *PowerPoint* avec des diapositives (pardon : des « slides » - d'ailleurs pas forcément « transparents », puisque l'on ne peut rien voir à travers...) truffées d'images GIF s'adressant à des débiles mentaux, et de médiocrités linguistiques anglo-saxonnes, puisque, comme chacun sait, le Français est une langue ringarde...

Donc, puisque vous n'avez pas lu les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith, vous auriez pu apprendre la phrase de la première section en la voyant citée ainsi :

« *Il faut toujours se rappeler que c'est le travail, et non aucune autre marchandise ou classe de marchandises particulières, qui est la mesure réelle de valeur, tant pour l'argent que pour toute autre marchandise quelconque.* »

Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776

Voilà exactement la démonstration de qu'il ne faut pas faire quand on cite un auteur, surtout un auteur non contemporain !

Première raison : c'est l'ouvrage original de 1776 qui est cité, que presque personne ne peut avoir en sa possession dans sa bibliothèque personnelle. Donc le lecteur doit posséder une accréditation d'historien pour se rendre, éventuellement, s'il s'y trouve, à la Bibliothèque nationale de France, afin d'avoir le droit de consulter ce genre de vieux grimoires.

Deuxième raison : la phrase citée est extraite d'un contexte que vous ignorez. Or, c'est le contexte qui donne du sens au texte. Quand bien même vous auriez cité une édition moderne, comme celle chez GF-Flammarion évoquée plus haut, comment retrouver le contexte, avec seulement l'auteur, le titre, et l'année d'édition, quand vous savez que le texte intégral (les deux tomes réunis) comporte plus de 1100 pages ?

La meilleure manière de citer

Je vais procéder par étapes.

D'abord, vous devriez citer une édition que vous avez eue effectivement entre les mains, et pas recopier une référence que vous avez extraite de la bibliographie d'autres personnes, sans remonter à la source. Ensuite, vous devriez citer les pages précises où se trouve la phrase extraite. Mais c'est insuffisant, car cette manière de procéder est un référencement *absolu*, qui dépend de l'édition que vous avez consultée, qui sera peut-être obsolète au moment où votre lecteur vous lira. Une meilleure manière de procéder, c'est d'ajouter un référencement *relatif* qui permet de retrouver la phrase en contexte quelle que soit l'édition, en vous référant à la *structure de l'œuvre*. S'agissant d'un texte dans le domaine public, la solution optimale – nous sommes au XXI^e siècle ! – consiste enfin à compléter par une référence numérique où votre lecteur pourra consulter le texte beaucoup plus rapidement qu'en étant obligé d'aller se procurer un livre qu'il ne possède peut-être pas.

Passons donc à la mise en pratique. Ma manière de citer de façon optimale la phrase de la première section serait la suivante :

1) Dans la bibliographie en fin d'ouvrage :

[1] Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, I, Flammarion, GF 598, 2022 (première édition : 1776).

2) Dans le corps du texte du texte :

« *Il faut toujours se rappeler que c'est le travail, et non aucune autre marchandise ou classe de marchandises particulières, qui est la mesure réelle de valeur, tant pour l'argent que pour toute autre marchandise quelconque.* » ([1], Livre I, Chap. XI, section 3, I. Des variations de la valeur de l'Argent pendant le cours des quatre derniers siècles, Première période, de 1350 à 1570, deuxième paragraphe, page 267, en ligne : http://classiques.ugac.ca/classiques/Smith_adam/richesse_des_nations/livre_1/richeesse_des_nations_1.pdf, page 150, dernier paragraphe).

Alternativement, vous pouvez mettre une note de bas de page qui renvoie au texte qui se trouve entre parenthèses, si vous trouvez qu'il est trop long pour figurer intégralement après le passage cité.

Mais de grâce, évitez les *Op. Cit.*, et les *Ibid.* : ces pratiques d'un autre temps étaient peut-être raisonnables dans les débuts de l'imprimerie lorsque chaque caractère devait être installé sur une plaque pour produire une page d'impression. Le copier/coller vous permet de ne pas contraindre le lecteur à remonter parfois vingt pages en arrière pour savoir de quelle œuvre est extraite la citation à laquelle vous avez affecté une note de bas de page.

Conclusion provisoire

Pour sourcer correctement et précisément un passage que j'ai d'abord trouvé par hasard sur Internet (en cherchant autre chose, comme toujours...) dans la source numérique que j'indique ci-dessus, en application des recommandations que je fais plus haut, j'ai dû commencer par me rendre dans l'une de mes bibliothèques municipales pour trouver une édition moderne en texte intégral des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith. En effet, j'ai dans un premier temps espéré trouver le passage dans un volume compilant des extraits de classiques que mon père, Jean-Guy Degos, m'avait transmis :

[2] *L'Économie. Les plus grands textes d'Adam Smith à Keynes et Amartya Sen*. L'anthologie du savoir, Une collection dirigée par Jean Daniel, *Le nouvel observateur*/CNRS Éditions, 2011.

Voyez-vous, ce genre de collections, faites d'assemblages plus ou moins disparates d'extraits de grands textes d'auteurs classiques, produites à peu de frais, parce que constituées uniquement d'œuvres tombées dans le domaine public, c'est très bien pour décorer des bibliothèques (surtout lorsqu'on possède ces collections en intégralité) de gens... qui ne lisent pas.

Vous pouvez être sûrs que dans de telles collections, les passages que vous voudrez trouver dans des œuvres classiques seront toujours absents ! Ainsi le chapitre XI du Livre I des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* est-il absent de l'extrait d'environ 110 pages de ce texte qui se trouve dans le volume [2].

Je pourrais me contenter de ce seul exemple, mais je tiens à en mentionner un autre, et non des moindres, ce qui permettra de revenir à ma préoccupation première : l'art de la citation. Il circule, dans la « communauté éducative », comme on dit en novlangue de la Rue de Grenelle, un propos de Montaigne selon lequel il vaudrait mieux avoir « une tête bien faite, qu'une tête bien pleine ». Généralement, ce propos tronqué est invoqué par des parents d'élèves pour s'indigner du contenu trop important des programmes : ils voudraient que l'« enseignant » (mais surtout pas le professeur !) se préoccupât du fonctionnement de leur chère tête blonde plutôt que de son remplissage, qu'ils jugent excessif.

Le problème est que cette interprétation constitue un contresens total du propos originel de Montaigne, dans ses célèbres *Essais*.

Voulant en savoir plus sur cette énigme, je m'en allai, dans les années 2000, questionner mon ancien professeur de français en Seconde, latin en Seconde, puis grec grand débutant de la Seconde la Terminale, Annie Le Galloch. Elle n'hésita pas beaucoup pour me citer de mémoire la référence exacte du passage que je voulais contextualiser : « Essai XXVI, *De l'institution des enfants*, dédié à Diane de Foix », dit-elle. Voilà bien une référence relative, comme je la demande dans la section précédente, qui permet facilement, avec les moyens d'information modernes, d'inférer que cet essai se trouve dans le Livre Premier des *Essais*.

Comme vous vous en doutez, cet essai ne figure pas dans le GF 980 : *Montaigne. Sans commencement et sans fin*, extraits des *Essais*, présentation par Françoise Joukovski, Flammarion, 1998.

J'ai donc acquis, très récemment, les trois volumes des *Essais* de Montaigne dans la collection Folio (plus précisément : Folio classique 4893, 4894 et 4895), pour enfin pouvoir lire l'Essai XXVI en intégralité. C'est une expérience que je recommande aux parents d'élèves de faire, pour qu'ils puissent constater par eux-mêmes que la personne dont Montaigne souhaitait qu'elle eût une tête bien faite plutôt qu'une tête bien pleine n'était pas l'enfant, mais bien le maître, car, déjà, à cette époque, on ne choisissait pas ses élèves.

Moralité : maintenant que je me fais vieux, je préférerais passer le reste de ma vie à être payé pour découvrir – enfin ! - des grands textes, comme les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* d'Adam Smith et les *Essais* de Montaigne, plutôt que de me retrouver dans quelques années dans un bâtiment blanc, en train de calculer des taux de croissance, ce qui serait, objectivement, compte de tenu de ma formation universitaire initiale, une forme de « déclassement intellectuel », pour reprendre une expression d'Emmanuel Todd à propos de ces *Polytechniciens* qui terminent lamentablement (du point de vue de l'aspect *pluridisciplinaire* de leur formation) dans des salles de marchés. C'est que le Polytechnicien n'affecte pas toujours d'être un polymathe...

Coda

J'ai parlé supra de certaines collections qui conviennent très bien aux gens « qui ne lisent pas ». Il ne faudrait pas en déduire que l'homme qui m'a transmis le volume [2] faisait partie de ces gens. Mon père avait sûrement lu intégralement les *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, comme il avait sûrement lu la collection complète des Rougon-Macquart qui figuraient dans la bibliothèque de la salle de séjour de la maison familiale. Une chose est certaine : il avait lu chacun des volumes de la collection *Le monde mathématique* (éditée par RBA), à la réception de chacun d'eux.

Mon père savait très bien faire sa cuisine personnelle après avoir assimilé des ingrédients mathématiques de haut niveau comme la « théorie des catastrophes » de René Thom, ou les « objets fractals » de Benoît Mandelbrot. Il utilisait la célèbre « fractale de Newton » associée aux racines cubiques de l'unité pour expliquer la difficulté qu'il y a à séparer la solvabilité (à court terme), la flexibilité (à moyen terme) et la rentabilité (à long terme) d'une entreprise.

Il n'était pas mathématicien... Mais sa culture mathématique était beaucoup plus étendue que celle de la plupart des économistes de plateau. Je suis d'ailleurs intéressé à ce que soit déconstruit le mythe de l'économiste qui s'y connaît en mathématiques. Lorsque vous arrivez à considérer que le sommet de la volupté mathématique consiste à optimiser des lagrangiens pour résoudre un « problème du consommateur » ou un « problème du producteur » en microéconomie, c'est probablement un symptôme du fait que vous êtes ignorant de la plupart des mathématiques qui se sont développées ces cinquante dernières années.

Vous ignorez donc par exemple l'existence d'un Alain Connes, qui a inventé la géométrie non commutative, parce qu'il est beaucoup moins médiatisé qu'un Cédric Villani. Si j'avais à détruire les postulats du modèle de la concurrence pure et parfaite, je m'y prendrais de la manière qui suit [[à compléter](#)].

Si je vous raconte cela, c'est pour vous faire comprendre qu'en France, il ne faut plus qu'un fils de chef cuisinier issu des « classes populaires », catholique et patriote, puisse finir par assurer la direction d'une unité de formation et de recherche (UFR) de sciences de gestion dans un établissement d'enseignement supérieur. C'est pourquoi on a récemment nommé à la tête de l'institution de la rue de Grenelle un adolescent prépubère qui n'a rien fait dans sa vie, et qui se chargera de la liquider.